

d'Allemagne, et le comte Puckler, diplomate, mémorialiste et musico-phile, attachait à ses conseils et appréciations une certaine importance. Au théâtre les rencontres du ministre allemand et de la dame austro-hongroise — ils étaient voisins de fauteuils — se faisaient selon un certain rite, toujours le même, qui ne manquait pas de faire la réjouissance des abonnés. Après le baisement de main obligatoire, Madame de Munkacsy, de sa voix rogomme bien connue, demandait d'abord très familièrement des nouvelles de la santé de Guillaume II, comme si le comte Puckler avait eu à ce palpitant sujet des tuyaux spéciaux non communiqués à la presse. «Comment va l'empereur?», était devenu une sorte d'équivalent des trois coups du régisseur. Le poulailler, immédiatement au-dessus du premier balcon, se tordait. Mais les deux interlocuteurs ne comprenaient rien à cette hilarité qui alors gagnait le parquet, le parterre, les fauteuils d'orchestre. Seul le premier balcon restait digne mais non sans peine. A voix moins haute Puckler remerciait comme s'il avait été de la famille, et alors le rideau pouvait se lever . . . Ajoutons que tout cela se passait en français, langue alors encore considérée comme diplomatique et à l'exclusivité de laquelle Madame de Munkacsy resta fidèle, jusqu'à ses derniers jours, malgré l'occupation allemande.»

Au Théâtre de Luxembourg se situe également ce petit épisode que nous tenons d'un témoin oculaire, un de ces jeunes gens d'alors qui occupaient les premières rangées du paradis, aussi prêts à l'enthousiasme qu'aux critiques les plus bruyantes. Quelques-uns d'eux vivent encore qui se rappellent avec mélancolie les belles heures passées dans ce petit théâtre dont Madame de Munkacsy était une fervente. Elle suivait avec le plus grand intérêt entre autres les réalisations aussi réussies que désintéressées du peintre Franz Heldenstein, un familier de la maison. Un beau soir l'aussi sympathique que myope Jempy Flohr se penchant un peu trop au-dessus de la rampe du poulailler, son pince-nez tomba exactement au centre de l'opulente poitrine de Madame de Munkacsy et disparut dans l'entre-deux. Lorsque le timide Jempy, cédant enfin aux sollicitudes de ses copains, apparut au premier balcon pour reprendre son bien, la dame ainsi avantagée l'accueillit de sa voix de stentor: «Le voilà, jeune homme, car vous auriez tout de même eu peur d'aller l'y chercher.»

Bien que ayant eu, comme nous venons de le voir, l'occasion de fréquenter des milieux diplomatiques, Madame de Munkacsy n'en avait pas acquis pleinement la finesse. C'est ainsi qu'il lui arriva un jour de manquer soulever, avec une opportunité douteuse, un léger incident qui en resta heureusement aux prolégomènes. Cela se passait en 1911, au moment où la tension entre la France et l'Allemagne était à son comble, du fait de ce qu'on a appelé «le coup d'Agadir», M. Alphonse Munchen, bourgmestre et député de Luxembourg, avait organisé une réception à son château de Grevels, réception à laquelle avaient été conviés le monde diplomatique et d'autres personnalités. Il y avait là, entre autres, le ministre de France et la comtesse de Sercey, le ministre d'Allemagne